

Pêchons, pêchons les anxiures

15 000 signes

Comme chaque nuit, Mattéo et Hans-Herbert patrouillaient dans les rues humides de Tête-de-Rat. Trimballant sans énergie leurs sacs à dos réglementaires, les deux équipiers s'ennuyaient ferme dans cette ville trop calme, même pas égayée par les crimes horribles ou les accidents sanglants.

« Cette sérénité me pèse », prononça lugubrement le grand Mattéo à l'adresse de son petit collègue râblé et sportif.

Hans-Herbert tapota le dos de son partenaire où les mots *Garde Scitoyenne* éclataient en jaune sur le bleu de l'uniforme. Les deux amis accomplissaient leur période annuelle de service civil. Encore un mois de travail policier et ils pourraient retrouver leurs familles dans les lointaines implantations pionnières de l'Ouest. Mais Mattéo tiendrait-il jusque là ?

« T'inquiète, fit le gentil Hans-Herbert. On arrive bientôt sur la Plascette des Débasts. Le sergent Yolande m'a assuré qu'il y avait là des bagarres quasiment tous les soirs à la sortie des salles de spectacle. Courage !

— Si tu crois que deux débiles se tapant sur la gueule à coups de bouteilles vont me tirer de l'état abominable où je pourris, tu te fourres la matraque dans le naseau, mon pauvre vieux, répliqua Mattéo d'une voix geignarde. Tous les gens dans cette putaine de ville passent leur temps à ne rien craindre, à faire leur boulot, à empiler posément leurs salaires dans leurs coffres de chambre...

— Tu exagères, protesta Hans-Herbert. Dans l'ensemble, ils ont quand même pas mal peur de plein de choses. Sinon on ne serait pas là à faire des rondes nocturnes.

— Ils n'ont pas assez peur ! En tout cas, pas pour moi ! » chevrota le grand garde.

Ses longues mains osseuses tremblaient tellement qu'on les sentait proches de la dislocation. Hans-Herbert s'attendait à les voir dégringoler sur les pavés en une grêle de multiples osselets tout pâles. Malgré ce handicap, Mattéo parvint à extraire de sa poche une pièce de cinq Jakos et à la fourrer du premier coup dans la fente d'un distributeur mécanique de fioles anxiogènes. La robuste carrosserie or et bleu fit vrombir son moteur à essence et cracha dans sa cuvette à prélèvement une petite bouteille en grès. L'objet était ceinturé d'une étiquette où les mots *Pueur Noêre* se détachaient en typographie gothique. Mattéo arracha le bouchon de caoutchouc d'un coup de mâchoire et se déversa dans le ventre tout le contenu de la fiole. En quelques secondes, le bienfaisant liquide fit son effet... le grand garde citoyen sentit des lassos de peur se resserrer autour de ses entrailles. Des picotements apparurent à l'extrémité de ses doigts, l'empêchant presque de tenir sa matraque. Enfin ! L'angoisse, la bonne, la vraie, revenait au grand galop faire la folle dans son organisme cruellement sevré.

« Je respire, souffla-t-il. Mais j'ai plus très envie de continuer cette ronde inutile.

— Et voilà, tu as pris trop d'angoisse ! s'écria le petit Hans-Herbert. Je suis sûr que c'est ta cinquième ou sixième fiole de la journée. Espèce d'imbécile ! Tu vas encore finir en boule dans un coin et c'est moi, oui, toujours moi, qui vais devoir expliquer au sergent pourquoi on n'a pas contrôlé notre secteur ! Ça suffit ! »

Avant que Hans-Herbert ne puisse faire un geste, Mattéo balança un puissant shoot de botte blindée dans la carcasse du distributeur qui vacilla, hoqueta, grinça, pour finir par s'écrouler sur le pavé comme un catcheur ivre. Des dizaines de fioles *Pueur Noêre* roulèrent au sol. Sans prendre la peine de les déboucher, le grand garde les pulvérisa à coup de talon pour ensuite en laper le contenu dans les petites flaques formées çà et là. Impuissant, horrifié, Hans-Herbert assistait à ce pitoyable spectacle sans pouvoir émettre un seul son articulé Il aurait dû, à cet instant, tirer en l'air une fusée d'alerte afin de prévenir le poste de garde du quartier. Mais il ne le fit pas... Si la hiérarchie policière apprenait ce qui se passait, Mattéo risquait le travail à vie dans une cuisine souterraine d'hospice public ou l'envoi en mission de colonisation sur l'une des planètes glaciales de Nuovel Eden. Le loyal petit garde attendit donc en silence que son coéquipier se relève, le menton brillant, le visage parsemé d'ecchymoses.

« Parfait, parfait, brave Hansy, grogna Mattéo. J'ai maintenant une bonne trouille bien enfoncée dans les neurones. Nous allons donc, toi et moi, pouvoir mener l'enquête... nous sommes une peu des policiers, après tout, non ?

— Que veux-tu dire ? » balbutia Hans-Herbert en reculant malgré lui devant l'air farouche de son compagnon.

Celui-ci balança sa matraque au loin puis grimpa sur le plateau en marbre d'une table à bonneteau. Souriant, bras écartés en croix, il déclara, sans se soucier des lueurs sourdes qui commençaient d'apparaître aux fenêtres :

« Nous subissons le chantage de la firme honnie qui fabrique *Pueur Noêre*. Ils nous tarifient lourdement l'angoisse dont nous avons besoin pour vivre. C'est pas bien. Je veux être libre et consommer de la trouille où je veux, quand je veux et gratuitement !

— Moins fort, gémit Hans-Herbert, on va se faire agraffer par les gendarmes rouges.

— Je fais ce que je veux ! beugla Mattéo. J'ai suffisamment de bonne peur en moi pour casser la gueule à n'importe quel gros balaise qui oserait mal me causer. Nous devons, dès maintenant, enquêter activement et découvrir comment *Pueur Noêre* fabrique le contenu sublime de ses fioles. Je veux produire mon propre anxiogène chez-moi, artisanalement, à ma façon. »

Le grand énervé sauta à terre et pataugea un moment sur les pavés inondés avant de soulever entre ses doigts un lambeau d'étiquette de fiole.

« Active ta pétro-torche et lis-moi l'adresse de leur usine ! » ordonna-t-il à son coéquipier hébété.

Le jour commençait à peine de poindre au dessus des grands conifères noirs

de la forêt des Puauvres Chavaliers. Sur la voie ferrée en provenance de Tête-de-Rat, pétaradait un wagonnet isolé. Pendant que Mattéo, debout à l'arrière, maintenait la corde des gaz tendue au maximum, le petit Hans-Herbert, le menton appuyé sur le bord de la benne, regardait défilé le paysage, une succession de parcelles pétrolifères où hochaient sans répit les crânes dolichocéphales des pompes à balancier.

« Là ! » cria soudain Hans-Herbert.

Le logo de *Pueur Noêre* resplendissait en lettres gothiques phosphorescentes sur un panneau en bord de voie.

« Ha ! Ha ! Très bien, se réjouit Mattéo. Actionnons le gentil aiguillage.

— Mais le règlement de la Compagnie des Wagonnets interdit ce genre de truc, protesta Hans-Herbert. On ne doit pas toucher aux équipements, sauf si on est habilité, évidemment. »

Trop tard. Le drogué aux anxiogènes marchait à grands pas vers le buisson de leviers métalliques qui commandaient l'aiguillage.

Quelques secondes plus tard, le wagonnet s'engageait à pleine vitesse sur un maigre pont de fer surplombant la surface grise d'un lac. Le petit véhicule pétaradeur en traversa toute la largeur, soit deux kilomètres, pour s'arrêter sur la rive opposée, un quai de béton granuleux où s'enracinaient les murs d'un long entrepôt sans fenêtres. Des cheminées monumentales en brique noircie jaillissaient tout autour, dressées vers le ciel comme des canons longue portée.

« C'est l'usine *Pueur Noêre*, marmonna Mattéo, l'œil brillant de joie.

— Et le type qui arrive vers nous avec sa double pétrotorche ? questionna faiblement le couard Hans-Herbert.

— C'est le gars sympa qui va tout nous expliquer... empressons-nous d'aller écouter sa parole ! »

Une fois sorti de la pénombre matinale, le vigile des entreprises *Pueur Noêre* ne sembla guère redoutable aux deux visiteurs. Avec son uniforme flottant et ses énormes rangers qui lui faisaient des pieds de Mickey, il donnait même l'impression d'être un peu débile.

« Hé, le simplet ! attaqua Mattéo. Dis-nous tout sur la fabrication de *Pueur Noêre*. C'est par où que ça s passe ? »

Les lèvres moustachues du gardien engoncé prirent la forme d'un sourire.

« Enfin des gens intéressé par mon job ! » s'exclama-t-il.

Mattéo, en manque d'anxiogènes, n'attendit pas le début de la visite-conférence. Et vlam ! Il colla une claque violente et injuste sur les joues du brave employé. Lequel, après s'être vengé en cognant Mattéo à coups de torche, expliqua paisiblement :

« Pour produire de la liqueur, on stresse les poiscailles de s'lac avec des charges chimiques. Les bestioles s'appellent des anxiures. Une race spéciale d'anguilles avec des petites tronches rabougries de poissons-chats. Beuark. Une fois qu'elles sont bien flippées, on s'les pêche, on s'les éventre et on presse les glandes à trouille qu'elles ont près d'la tête. C'est c'jus-là que vous buvez dans les fioles.

— Mais merci employé anonyme. J'ai aimé tes explications. Je voulais

aussi savoir à quoi sert la grosse clé de vingt centimètres que tu portes à la ceinture, un peu comme un glaive ?

— C'est une sorte de glaive assez redoutable, faut l'dire. »

Détachant l'objet de son anneau, le vigile le tourna et le retourna entre ses mains pour en faire admirer les surfaces criblées d'alvéoles.

« De la serrurerie de haute technicité, complimenta Mattéo.

— Vachement nécessaire, compte tenu des circonstances, enchaîna le moustachu. Grâce à c'te clé, je déclenche, et moi seul, l'envoi des comprimés chimiques qui affolent nos anxiures. Vous voyez c't'espèce d'île, au centre du lac ? »

Le regard à quatre pupilles de Mattéo et du propre Hans-Herbert se braqua vers une forme hémisphérique en fonte semi-rouillée qui émergeait discrètement de la surface du lac.

« Hi ! Hi ! tenta Hans-Herbert. On dirait le casque du géant endormi du lac. A tout moment il peut se dresser et nous saisir dans ses grosses mains aux poignets cerclés de cuir clouté !

— Ta gueule, merci, » coupa Mattéo.

Puis se tournant aimablement vers l'homme au treillis flottant :

« Vous attiriez donc notre attention sur cette île métallique... elle a une forme de bol renversé, non ?

— Si vous voulez. L'important c'est d'savoir que c'truc est c'qui permet d'éjecter les gros bonbons qui foutent les chocottes à nos anxiures. Pour ce faire, messieurs, je n'ai qu'à introduire ma clé dans l'une des bornes de commande qui entourent le lac tous les cinquante mètres. »

Le malheureux vigile en avait trop dit. Mattéo se précipita sur lui à la vitesse du guépard et, toujours survolté par le manque d'angoisse, le bourra tellement de coups qu'à la fin le type ressemblait à une grosse bouée percée ramassée en tas sur le bord du quai. Le collègue de Hans-Herbert tenait en main la clé à stresser les anxiures. Il la fit pénétrer dans la serrure d'une borne et tourna. Le bruit d'un ressort violemment libéré résonna dans le petit matin sale. Ke-Dooong ! De longues secondes après, le temps certainement que le système de transmission mécanique fasse son honnête travail, la coupole centrale du lac se réveilla avec un bruit de moteur diesel, associé à la propulsion dans l'air de gaz d'échappement noirs et opaques.

« Et voilà les bonnes doses flippantes qui arrivent ! » cria Mattéo, au comble de la joie.

L'île hémisphérique expulsait par d'invisibles orifices de gros camemberts terreux qui partaient se dissoudre dans les eaux grises. La substance chimique ainsi libérée ne tarda pas à produire un effet spectaculaire. Des morceaux d'anguilles — têtes ou queues ? — dotèrent le lac des entreprises *Pueur Noêre* d'un fourmillement d'excroissances molles et vibratiles.

« Elles sont bien stressées, là, fit l'homme maltraité par Mattéo. Vous en avez mis un sacré paquet. J'les ai jamais vues comme ça. De Dieu !

— Mais Mattéo que fais-tu ? » beugla le petit et râblé Hans-Herbert.

Son compagnon se débarrassait de ses vêtements à grande vitesse. Lorsqu'il

fut nu comme un poisson, il déclara :

« Bouge pas collègue de la garde scitoyenne ! Je plonge me croquer cinq ou six anxiures bien fraîches. Leurs glandes à angoisse doivent être gonflées à bloc comme de jolis petits fruits juteux. »

Et Mattéo sauta les pieds en avant dans les eaux agitées du lac. Sur le quai, son collègue essuyait la sueur de son front à coups de manches nerveux.

« Il va faire une overdose d’anxiogènes, ânonna-t-il. Faut le sortir de là.

— Dommage, constata le vigile au visage tuméfié. Nos deux seuls automates de sauvetage sont en panne. Des problèmes d’allumage et de vilebrequin... Votre copain va être obligé de se débrouiller tout seul. »

A cinquante mètres de là, Mattéo apparaissait et disparaissait au milieu des vaguelettes. Un observateur inattentif aurait pu croire que cet homme se noyait. Mais les cris poussés par le nageur ressemblaient plutôt à des appels joyeux et enthousiastes.

« C’est génial ! hurlait-il. J’ai l’impression de me baigner dans une soupe aux spaghettis ! Les anxiures grouillent !

— Mattéo, au nom de ta femme, de tes enfants, de ta collection de pierres volcaniques et de ta passion pour les courses de chameaux décorés, reviens ! supplia Hans-Herbert. La vie te réserve encore de bonnes choses !

— T’inquiète, collègue scitoyen ! Je me suis déjà croqué trois têtes de bestioles. La bienfaisante angoisse me rend souple et vigoureux ! Je continue la pêche ! »

L’employé de *Pueur Noêre* observait les gesticulations de Mattéo avec perplexité.

« Curieux, fit-il. La dernière personne qui est tombée dans le lac n’a vraiment pas réagi comme ça. Votre ami doit avoir un sacré dérèglement dans ses échanges synaptiques...

— C’est un immigré de la deuxième génération. Sa famille est originaire de je ne sais plus quelle planète de je ne sais plus quel système solaire. Pendant le voyage, sa mère a subi un traitement anxiolytique trop costaud. C’est passé dans les gènes.

— Les méthodes de la Prud’hommerie aux Affaires Spatiales font de sacrés dégâts, approuva le gardien. C’est pas la première fois que j’entends parler de ce genre de problème. Un jour le peuple se fâchera et renversera tous les prud’hommes. Des irresponsables. »

Laissant le surveillant du lac proférer des insultes contre le pouvoir central, Hans-Herbert courut le long du quai. Il venait de repérer un kayak rouge amarré au pied d’un escalier. Certainement une embarcation utilisée par les techniciens de la maintenance. Le petit garde avait peur. Mais il se fourra quand même dans l’habacle du truc flottant et pagaya avec application en direction de son ami. Celui-ci n’était plus dans l’eau. Agenouillé sur la rive opposée, il assemblait des branches de pins noirs en tas pyramidal.

En voyant la silhouette enkayakée d’Hans-Herbert, il cria :

« J'ai une grosse faim ! »

Lorsque le petit garde toucha enfin la terre ferme, le grand Mattéo faisait griller paisiblement des morceaux d'anxiures enfilés sur un bâton.

« Ça va beaucoup mieux, dit-il en souriant. Je suis au sommet de l'angoisse. Hmm, c'est divin ? Tu veux goûter ? »

Il tendait le bâton vers son collègue. Celui-ci cessa d'approcher quand il comprit que les morceaux grillés n'étaient pas de l'anxiure. De gros éclats de silex s'éparpillaient autour du feu. Et il manquait un pied à Mattéo.

FIN